

BUREAUX : RUE NAI.

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez M. Reboux, au bureau du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, Libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M.M. Havas, Lafitte-Bullier, 4, rue de la Bourse, 3; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 02, 8 12, 9 48, 11 37, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 45, 7 38, 9 36, 11 11, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 08, 8 43, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 46, 5 03, 6 03, 8 13, 10 22, 11 31, s. — Lille à Roubaix, 5 20, 6 50, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 45, 5 45, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 17, 1 47, 3 33, 5 02, 6 06, 7 28, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 43, 7 53, 9 31, 11 18, 12 05, 3 21, 4 50, 5 57, 7 10, 9 10.

BOURSE DE PARIS DU 6 MAI. 3 0/0... 54 20. 4 1/2... 78 20. Emprunt 1871... 86 05. Emprunt 1872... 88 60.

ROUBAIX, 7 MAI 1873 Chronique politique

Nous avons reproduit hier la lettre politique que M. Casimir Périer a communiquée aux journaux de Paris, aux journaux républicains conservateurs bien entendu.

Le gros homme que la politique empêche de se laisser vivre ne veut pas que la France, attentive aux moindres attitudes du centre gauche, reste plus longtemps dans l'anxiété.

Elle ferait cesser peut-être l'indigne scandale des attaques dirigées contre le principe du gouvernement républicain; on pourrait se dire ouvertement républicain; on pourrait compter sur la vigilance des magistrats.

M. Périer propose donc d'en finir avec un régime provisoire et précaire et d'organiser des institutions qui donnent au gouvernement la force dont il a besoin.

velles. M. Périer prétend-il donc que la République n'a pas été essayée depuis 1789, et croit-il qu'il suffit d'y mettre une épithète pour changer la chose et d'avoir un chat entre les bras pour jouer de la guitare?

Le plus curieux de cette histoire n'est pas, du reste, le concert de louanges que tous les officieux adressent à M. Casimir Périer. C'est un spectacle assurément fort réjouissant de les voir tous se frotter les mains et boire du lait à la pensée que l'Assemblée va être mise en demeure, par MM. Périer et Béranger, de proclamer la République.

Voilà l'attitude nette et digne des officieux. Le lendemain de l'élection, ils s'efforceront de prouver que ces députés n'iront pas grossir les rangs de l'extrême gauche, qu'en somme ce sont des républicains; que leur succès prouve que la France va à gauche; que M. Ranc ne sera pas plus mauvais que M. Barodet.

Aussi point d'illusion, points de chimères; de la conservatrice on n'en veut

pas. Il faut la république austère, la république aux républicains; et le lendemain même de la proclamation de la république conservatrice, les républicains entiers travailleront à obtenir l'autre. De cela, ils sont du reste bien assurés, et s'ils ne demandent pas la proclamation, s'ils s'en soucient peu, c'est qu'ils craignent que l'Assemblée monarchique ne la repousse et qu'ainsi le succès futur ne soit compromis.

La loi électorale est la clef de voûte de la situation. Mais combien nous entrevoyons de difficultés à ce sujet entre l'Assemblée et le gouvernement si, contre toute attente il n'y a pas d'ici là de profondes modifications dans le ministère.

Voilà l'attitude nette et digne des officieux. Le lendemain de l'élection, ils s'efforceront de prouver que ces députés n'iront pas grossir les rangs de l'extrême gauche, qu'en somme ce sont des républicains; que leur succès prouve que la France va à gauche; que M. Ranc ne sera pas plus mauvais que M. Barodet.

En attendant et pour bien indiquer tous les mérites de l'homme aux électeurs de Lyon, le Petit Lyonnais publie la biographie de M. Ranc et voici comment il la termine:

Les électeurs du Rhône la lui envieront le 11 mai.

Nouvelles du jour

On nous écrit de Paris: Les réunions entre les députés de la droite et du centre droit présents à Paris et à Versailles continuent. Il ne s'agit point de prendre des résolutions, mais bien d'étudier la situation et de préparer les résolutions futures de ces deux groupes parlementaires, dès le 10 mai.

Le conseil général des pèlerins français a été reçu par le Pape avant hier matin, lundi à 11 h. 1/2, en audience solennelle. La députation était nombreuse. Le président, M. le vicomte de Damas a lu une adresse en son nom.

Une terrible rumeur court ici. Pour un motif mystérieux ou autre, le grand bal qui aurait dû être donné au palais a été, dit-on, contremandé; Saint-Petersbourg se refuse à croire ce qui est constaté, jusqu'à la confirmation officielle.

LETRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix)

On croyait la république conservatrice enterrée par les dernières élections radicales et surtout avec M. de Rémusat. Il paraît que MM. Casimir Périer et Ferry, chefs du centre-gauche n° 1, s'imaginent avoir le don des miracles et de ressusciter les morts.

A quoi servent donc l'âge et l'expérience quand on voit M. Casimir Périer, si peu digne de porter un pareil nom, manquer de toute intelligence et de toute clairvoyance politique, n'avoir servi, depuis deux ans, qu'à porter la division dans la majorité, quand son union était une condition essentielle de salut social.

M. Casimir Périer a trouvé moyen de se séparer d'une grande partie de ses amis politiques pour passer du côté des républicains qui ne veulent pas de lui. Nous verrons dans les élections.

généralistes si M. C. Périer aura beaucoup à se louer d'une si déplorable conduite?

Il y a, dans le public, une disposition fâcheuse et contre laquelle nous devons tous réagir. C'est une résignation qui semble accepter d'avance les catastrophes vers lesquelles nous conduit la politique de M. Thiers, au lieu de lutter courageusement pour les prévenir.

M. E. de Girardin ne quitte pas l'Élysée; il est devenu le principal conseiller de M. Thiers. Rappelez-vous que tous les gouvernements ont succombé quand M. Emile de Girardin, un des esprits les plus broillons et les plus faux de notre époque, est devenu leur conseiller.

Les frais de la candidature du colonel Stoffel, à Paris, se sont élevés à plus de 47,000 fr. Ils ont été payés en grande partie par les membres du cercle français et du comité; le président, le duc de Bissaccia, a généreusement et largement contribué aux dépenses.

L'imprimeur n'ayant pu être prêt pour le 8, l'Assemblée nationale ne reprendra sa publication que le 12.

Toujours grande faiblesse à la Bourse. On a exécuté une maison de banque pour un million de rentes. Elle s'était mise sur la hausse sans compter sur les Barodets.

ROUBAIX -- TOURCOING ET LE NORD DE LA FRANCE

Chambre de commerce de Roubaix

Sièges du 8 mai 1873. Membres présents: MM. A. Delfosse, président; Scrépel-Roussel, vice-président; Henri Mathon, trésorier; Toulemonde-Nollet, François Roussel, Motte-Bossut, Th. Funck, A. Vinchon, L. Voreux.

M. le président remercie nos deux députés d'avoir bien voulu répondre à l'invitation de la Chambre; il ajoute que leur position spéciale donne un caractère d'utilité à cette entrevue et que la discussion qui va suivre leur prouvera que les nouveaux traités ne peuvent qu'aggraver la situation actuelle, déjà si mauvaise pour tous.

M. le président prie les membres de la commission chargés d'étudier les tarifs qui

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 8 MAI 1873

LE TRIOMPHE D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais) DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XX

Le mal est dompté. — (Suite)

Mos gentilles petites tablettes, avec un coquet porte-crayon en or, tout mignon, il était, en effet, tout mignon, le porte-crayon en or, car la feuille d'or lamé ne pesait guère, — et un petit morceau de turquoise pour cachet. J'ai essayé d'écrire Lancelot sur chaque feuille, mais je ne trouve pas que les tablettes en ivoire soient très-commodes pour écrire dessus.

Les lamentations sur le trousseau et les cadeaux faisaient du bien au cœur brisé de la malade. Dans la soirée du cinquième jour, sa gaieté commença à se ranimer un peu. Elle prit le thé avec Éléonor à une table près du feu, dans le cabinet de toilette, et après le thé elle

essaya son chapeau et son manteau de noces devant la psyché.

Cette opération sembla produire sur elle un effet singulièrement consolant, et, après s'être regardée longtemps dans la glace et s'être désolée de la rougeur de ses paupières, qui empêchait de rendre pleine justice à la beauté du chapeau, miss Mason avoua qu'elle se trouvait beaucoup mieux, et qu'elle avait le pressentiment qu'il arriverait quelque chose, et que tout s'arrangerait de la bonne manière, n'importe comment.

Comme il aurait été cruel de la priver de cette espèce de consolation un peu vague, Éléonor ne dit rien, et la soirée se termina presque gaiement. Mais le jour suivant était celui qui avait été fixé pour les funérailles de M. de Crespigny et la lecture du testament, et l'inquiétude de Laura fut beaucoup plus vive que jamais. Elle ne pouvait s'empêcher de croire à l'histoire du faux raconté par Éléonor, quoiqu'elle eût résisté longtemps à la condition qu'on lui avait imposée, et elle n'avait d'autre espoir que celui de voir son fiancé se repentir et abandonner à ses tantes la fortune qui, sans doute, lui avait été léguée.

« Je sais qu'il avouera la vérité, dit-elle à Éléonor le matin des funérailles,

c'est son ami, le Français pervers, qui l'a entraîné au mal. Il a cédé à l'impulsion du premier moment. Il regrette, depuis lors, d'avoir commis ce crime. Il défera ce qu'il a fait.

— Mais si le véritable testament a été détruit? — Alors, ses deux tantes et sa nièce se partageront le domaine. Mon tuteur m'a dit cela l'autre jour, quand je l'ai questionné au sujet de la fortune.

Si Laura fut inquiète dans ce jour mémorable, Éléonor ne le fut pas moins. C'était une nouvelle crise dans sa vie. Lancelot Darrell essayerait-il de prendre la position qu'il avait occupée avant la nuit de la mort de son oncle, ou garderait-il ce qu'il avait acquis par une fraude préméditée en s'endurcissant dans le crime et l'impénitence et en défiant la loi qu'il avait outragée?

La lecture du testament Gilbert Monckton revint à Tolldale aussitôt après les funérailles, pour assister à la lecture du testament. Il sentait qu'il avait le droit de savoir comment se terminerait cette affaire, dans laquelle sa femme avait joué un rôle si extraordinaire. Le testament devait être lu par le clerc d'Henri Lawford, dans la bibliothèque que Maurice de Crespigny avait occupée pendant de longues années avant sa mort.

avoir le droit d'être présentes en cette occasion; des personnes qui avaient été tenues à l'écart de la maison du vieillard par la stricte surveillance et l'inflexible volonté des deux vieilles filles pendant vingt ans environ, et qui aujourd'hui y pénétraient librement parce qu'elles ne pouvaient plus faire aucun mal. Toute espèce de parents éloignés, tellement éloignés qu'il était presque impossible de s'assurer de leur parenté, surgirent en cette circonstance: des cousins et des cousines par alliance, des belles-sœurs de cousins germains qui n'étaient plus de ce monde, des veufs alliés de la famille de Crespigny par leurs défuntesses femmes, des veuves qui se disaient proches parentes par leurs défunts maris, de pauvres parents qui étaient venus à pied et dont l'extrême pauvreté se montrait très-impertinente en osant espérer le plus petit legs; de riches parents qui étaient arrivés en voiture et qui semblaient même plus pressés que les moins riches de la confrérie de recueillir les trois ou quatre cents francs qui pouvaient leur avoir été légués pour s'acheter un crêpe. Et, par le fait, les maîtres de ces splendides voitures étaient peut-être plus nécessaires que les piétons couverts de poussière et fatigués, car lorsqu'on essaye de vivre avec quinze cents livres comme on en avait trois mille, le moindre billet de vingt livres qui vous tombe des nues est un véritable trouvaille.

Quoi qu'il en fût, toute la salle, dans le salon de Woodlands, éprouvait, ce matin-là, le même sentiment, une espèce de sensation mixte où entraient à la fois de l'espoir et de la méfiance, de l'attente et du désespoir. Très-certainement, jamais avant ce jour-là on n'avait vu autant de figures avides rassemblées dans le même étroit espace. Chaque physionomie, jeune ou vieille, belle ou laide, aristocratique ou plébéienne, portait la même expression, et avait ainsi une ressemblance commune qui faisait naître l'idée d'un lien de parenté quelconque entre tous les membres de l'assemblée.

Chacun regardait son voisin et sa voisine comme l'héritier possible de quelque chose qui en valait la peine, et par conséquent comme un ennemi personnel. Les parents qui souriaient, on les soupçonnait de connaître la teneur du testament, et de se réjouir à l'avance de la certitude agréable que leurs noms n'avaient pas été oubliés.

Les parents qui fronçaient le sourcil, on les regardait comme d'archi-comploteurs qui très-probablement avaient circonvenu l'esprit du défunt. Les parents dédaiants, on les envisageait comme des êtres rampants, des scycophantes qui avait influencé M. de Crespigny par toutes sortes d'habiles flatteries. Les parents confiants, on les redoutait comme des gens qui avaient peut-être des droits secrets sur le domaine, et qui se délectaient en silence de se savoir